

Elise Duteil

En attendant de vous revoir

M. Alain ANDRE
Traducteur diplômé de l'université de Paris
Rue du Palais
35000 Rennes

M. Jacques VERNEIL
Editions Gallimard
2 rue Abel Ferry
Paris

A Rennes le 13 avril 1977

Objet : Traduction de lettres

Monsieur Verneil,

Comme convenu, voici la traduction des lettres que vous m'avez confiées le mois dernier. Malgré les années passées, elles n'ont pas trop souffert et les déchiffrer a été une tâche assez facile.

J'ai été très touché par cet écrit car si, comme vous me l'avez signalé, ces lettres ont été trouvées en Bretagne, c'est qu'elles ne sont jamais arrivées à destination. Ces textes sincères et émouvants que je viens de traduire constituent un véritable témoignage de l'Histoire.

Elles ont été écrites par Franz Wurzbacher, un petit commerçant allemand qui devait vivre à Starnberg près de Munich en Bavière. Marié avec une certaine Bertha, ils ont eu deux enfants. Il semble qu'ils possédaient une petite épicerie dans leur quartier.

Juste avant la déclaration de la guerre de 1914, Frantz Wurzbacher a fait un voyage en France pour acheter diverses marchandises pour sa boutique. Il s'est alors fait arrêter par la police française et emmener dans un camp près de la ville de Saint-Brieuc dans les Côtes du Nord.

Tout au long de son incarcération, il a écrit des lettres à sa famille pour donner de ses nouvelles et expliquer la vie qu'il menait en tant que prisonnier de guerre.

Je vous laisse découvrir son histoire tragique.

Bonne lecture à vous,

Alain

André

Saint-Brieuc Le 4 août 1914

Ma très chère Bertha, mes chers enfants

Il y a plus d'une semaine que je ne vous ai pas donné de nouvelles. Lundi dernier, je me suis rendu comme convenu chez notre fournisseur de sel à Guérande. Sur la route du retour, alors que je prenais mon train à Loscouet sur Meu, une patrouille de policiers français m' a arrêté à la gare pour un contrôle d'identité. Ayant entendu parler de la récente déclaration de guerre entre notre pays et la France, je me suis tout d'un coup senti très inquiet.

Un homme grand et élancé, vêtu d'un costume noir et portant un képi, m'a demandé mes papiers d'identité. Les traits de son visage étaient doux et inspiraient la confiance et la bienveillance. Pourtant, lorsqu'il a découvert ma nationalité, son visage s'est métamorphosé. Ses sourcils se sont froncés, son sourire a disparu et je l'ai senti beaucoup plus tendu. Il m'a demandé de patienter et s'est retourné vers ses deux autres collègues. Après une attente interminable, il est revenu vers moi et m'a demandé de bien vouloir le suivre près de Saint-Brieuc.

Un millier de questions me sont passées par l'esprit. Je me demandais pourquoi moi, petit commerçant allemand, je ne pouvais pas rentrer tranquillement chez moi. Les policiers m'ont installé à l'arrière de leur véhicule et nous avons roulé pendant environ deux heures à travers la campagne bretonne. Tout était calme. Le paysage que nous avons traversé était composé d'immenses champs de blé. Les variations de couleurs indiquaient que les moissons avaient dû être interrompues au moment de la déclaration de guerre. Les petits villages autrefois si animés étaient à présent déserts et n'inspiraient maintenant que de l'inquiétude. Tout au long de ce trajet, je n'ai croisé que quelques femmes et vieillards qui erraient le regard vide et soucieux.

Il n'y avait pas un bruit dans le véhicule. Je ne pourrais pas vous décrire l'atmosphère qui nous entourait. Ne sachant pas ce qui m'attendait au bout de cette route, je n'ai pas osé prononcer un mot.

Nous sommes arrivés dans une vallée près de la ville de Saint-Brieuc et avons emprunté une immense allée où deux soldats français étaient à leur poste de surveillance. Notre entrée n'a manifestement pas posé de problème mais je me demande s'il en sera de même pour ma sortie. Au bout de cette allée, étaient alignées quatre grandes baraques identiques. Seule une porte d'entrée imposante semblait laisser entrer un peu de lumière. En face, se trouvait un autre bâtiment qui me paraissait plus petit mais plus confortable. Il était presque dix-sept heures pourtant il n'y avait aucun signe de vie autour de moi, la cour était vide et les bâtiments semblaient inhabités.

L'un des policiers m'a ordonné de sortir du véhicule et m'a guidé à l'intérieur d'une des baraques. Il m'a posé plusieurs questions sur mon identité, ma vie de commerçant en Allemagne et a inscrit toutes mes réponses sur un document officiel. Il m'a demandé ensuite de lui donner tous mes effets personnels mais m'a autorisé à garder avec moi un simple carnet et mon crayon de bois. Puis il m'a laissé en m'expliquant que je devais attendre patiemment. Je ne comprends toujours pas aujourd'hui pourquoi je suis obligé d'attendre ici.

Après de longues minutes seul, la porte d'entrée s'est enfin ouverte ; trois autres personnes sont arrivées dans la pièce. L'une d'elles, l'homme le plus élancé des trois, est directement venu se présenter à moi. Il se nomme Victor Hoffmann. Il est âgé de quarante-deux ans et pour gagner sa vie, il parcourt le monde en exerçant différents métiers. C'est un homme très souriant, dont la joie et la bonne humeur sont très communicatives. Je sens que nous allons bien nous entendre durant mon court

séjour ici. Tout comme moi, il ne connaît pas les raisons de notre attente mais nous savons que la guerre entre nos deux pays risque d'être terrible.

J'espère pouvoir vous donner rapidement de mes nouvelles et vous retrouver prochainement pour vous serrer dans mes bras. Bertha mon amour, je sais que mon absence à l'épicerie ne sera pas des plus faciles pour toi, mais je te fais confiance pour prendre en main nos affaires.

Embrasse bien les enfants et prenez soin de vous.

Frantz

Saint-Brieuc Le 28 septembre

1914

Ma chère Bertha, mes chers petits enfants

Voilà déjà deux mois que je ne vous ai pas écrit. Je n'ai pas de réponse de votre part et je me demande si vous avez bien reçu ma dernière lettre. Peut-être aussi que les Français ne nous distribuent pas tout notre courrier. Nous avons quelques nouvelles du front et, sur la frontière, les combats sont terribles ; les hommes s'entretuent. Les journées sont longues ici et j'ai bien peur que ce conflit ne dure encore. Je pense très fort à vous.

De mon côté les nouvelles semblent encourageantes. J'ai réussi enfin à avoir un rendez-vous avec le chef de la police française Monsieur Guyomard, il y a deux semaines. C'est un jeune homme d'une trentaine d'années, sévère et peu aimable et lorsque qu'il m'adressait la parole c'était sur un ton hautain et sec. Il m'a tout de même expliqué brièvement la raison pour laquelle je me trouvais encore ici. Il faut croire qu'une vérification de mon identité est partie à Paris. Je lui ai demandé pourquoi mais il m'a simplement dit que c'était pour vérifier que je n'étais pas un espion allemand. Je n'ai donc pas plus d'informations que cela. Je pense que j'aurai davantage d'explications dans les jours à venir. Je vous tiendrai au courant.

Les conditions de vie sont dures ici mais pas insupportables. Mon camarade Victor et moi, nous avons eu la permission de travailler dans les champs. Tous les matins, nous nous réveillons très tôt et partons avec l'un des officiers français pour récolter des choux-fleurs qui sont ensuite vendus sur les marchés. Cela me permet d'avoir certains privilèges comme du pain, du savon ainsi qu'un salaire de quinze centimes par journée de travail. Le midi nous retournons prendre la soupe à notre camp. Elle est souvent accompagnée de petits légumes et de lard. Je ne cache pas que tes délicieux repas me manquent. L'après-midi, pendant que Victor dort, j'aime passer du temps à lire. Les livres me sont prêtés par quelques sympathiques soldats français qui, malgré l'interdiction formelle de Monsieur Guyomard, n'hésitent pas à désobéir discrètement. Heureusement que j'ai continué à pratiquer la langue française depuis toutes ses années. Mon français courant m'aide beaucoup à traverser cette épreuve.

La plupart des soldats que j'ai rencontrés sont comme moi : pères de famille. Ils connaissent notre situation et ressentent parfois même de la pitié et de la tristesse pour certains d'entre nous. Ce sont des hommes courtois et sympathiques. Ils ne font que leur devoir comme tout bon citoyen investi dans son pays. Cependant, certains qui ont pour la plupart des membres de leur famille partis se battre au front, se montrent des plus cruels avec nous. Ils sont agressifs, insolents et parfois même violents avec les plus rebelles des prisonniers.

Le soir, Victor est un compagnon précieux. Avant notre repas, il aime me parler des différents métiers qu'il a exercés. J'aime ses longues histoires qui me font voyager et à travers ses aventures, je retrouve une certaine liberté. Je suis impressionné par son courage et sa force de caractère. Il est

toujours gai, souriant et de bonne humeur. Les repas du soirs sont plus copieux que le midi. Il nous arrive même parfois d'avoir de la viande avec des pommes de terre. Certains soldats français qui nous apprécient nous donnent même quelquefois discrètement un petit supplément qui nous fait du bien au moral. Après dîner, nous allons nous coucher. Nous dormons dans un grand dortoir sur des lits superposés où les matelas sont durs et peu confortables. Le travail aux champs et mes nuits trop courtes me laissent un mal de dos permanent. Sans chauffage dans le dortoir, je commence à sentir les nuits se rafraîchir. Je sens en effet depuis quelques semaines qu'une vilaine toux s'est emparée de moi.

Chaque soir en me couchant, je pense très fort à vous. Je t'imagine toi, Bertha derrière le comptoir de notre épicerie et vous mes enfants jouant près du lac. Vous me manquez terriblement et j'espère que vos conditions de vie ne sont pas trop difficiles.

Je garde malgré tout l'espoir que cette situation ne dure pas. J'espère dans une prochaine lettre pouvoir vous rassurer davantage et vous apporter une bonne nouvelle. Qui sait ? Je serai peut-être de retour pour les fêtes de Noël.

Ne vous inquiétez pas pour moi. La situation finira par s'arranger.

Je vous aime fort,

Votre Frantz

Saint-Brieuc Le 6 janvier

1915

Ma chère Bertha, mes chers enfants

L'hiver est bien installé maintenant et il fait très froid et humide ici en Bretagne. Le vent s'est levé et depuis quelques jours la pluie ne cesse de tomber. Notre camp ne se situe pas très loin de la mer ; il m'arrive parfois de sentir l'air marin sur mon visage. Je pense aussi très souvent à tous ces soldats qui vivent jour et nuit dans les tranchées.

J'espère que l'hiver n'est pas trop rude pour vous. Il m'arrive le soir de m'allonger et de penser à nos beaux paysages de Bavière en hiver et à nos longues promenades en famille. La neige est-elle arrivée sur notre belle région ?

Je me demande si mes lettres arrivent bien jusqu'à vous car depuis maintenant cinq mois, je suis sans nouvelles. Un des soldats français m'a prévenu que nos lettres pouvaient être interceptées par les autorités. Cependant, j'aime vous écrire et je garde l'espoir que mes lettres arrivent bien à destination, même avec du retard.

Ici, la vie suit son cours. Je n'ai toujours pas de nouvelles du chef de la police Monsieur Guyomard, qui est souvent absent. Les journées sont plus longues depuis que nous n'allons plus travailler aux champs. Le matin, j'ai beaucoup de mal à me lever en raison de cette toux qui persiste et ne semble pas passer. Mes nuits sont difficiles et je suis obligé de faire des siestes l'après-midi pour récupérer. J'ai quand même eu la possibilité d'aller consulter un médecin il y a trois jours. Celui ci m'a diagnostiqué une vilaine grippe. Les soldats français du camp sont très gentils avec moi et m'aident à me rétablir en me donnant des couvertures supplémentaires et des boissons chaudes dans la journée. Victor, mon fidèle ami, est également très présent et m'aide beaucoup par son enthousiasme. Je pense que je devrais me remettre sur pieds d'ici quelques semaines.

Malgré la fatigue due à mes problèmes de santé, nous avons passé d'agréables moments pendant la période de Noël. Dès le début du mois de décembre, nous avons déjà ressenti un changement d'ambiance dans le camp. Tout le monde s'est activé pour les préparatifs des Fêtes. Accompagnés des soldats français, nous avons eu la possibilité de décorer le campement avec quelques guirlandes et lampions qui ont été mis à notre disposition par de sympathiques voisins. Les grands sapins qui illuminaient les pièces nous ont rappelé les bons souvenirs en famille et nous ont

donné un peu d'espoir. L'esprit de Noël a régné partout dans le camp. La joie et la bonne humeur se lisaient sur chaque visage. La solidarité en cette période de trêve nous a donné un peu de courage et la force de croire en la fin de la guerre.

Le soir du réveillon, nous avons mangé tous réunis sur la même table, Français avec Allemands. Le repas était très agréable et nous avons eu la permission en ce jour de fête de boire un peu de vin. En dessert, nous avons eu de petits chocolats accompagnés de mandarines qui nous ont redonné du baume au cœur. Après ce bon repas, nous avons chanté, réunis autour du sapin, quelques chants de Noël universels comme « Stille Nacht » et « O Tannenbaum ». Pendant un court instant, j'ai oublié que nous étions des prisonniers. J'avais le sentiment que nous formions dorénavant une famille. Après ce moment magique, nous nous sommes remis à table pour discuter. Pierre, un soldat français dont je suis particulièrement proche, s'est assis à côté de moi. Nous avons longuement parlé. J'aime l'entendre évoquer sa famille. Je suis certain que nous pourrions être très amis s'il n'y avait pas la guerre. C'est un homme simple au grand cœur. Il m'a même offert une écharpe tricotée par sa femme pour me protéger du vent froid qui me rend si malade. J'aurais bien voulu lui offrir également un cadeau mais je n'avais hélas rien sur moi. Je l'ai donc juste remercié et lui ai fait une accolade en signe d'affection.

Après cette merveilleuse soirée, les habitudes ont repris leur cours et certains soldats français ont repris leur distances avec nous. Malgré cela, je pense que chacun gardera dans sa mémoire ce moment de partage et de solidarité en ce jour de Noël.

Je ne suis pas sûr que vous recevrez un jour cette lettre mais vous écrire me fait garder de l'espoir. Vous me manquez terriblement et j'espère que vous avez passé un bon réveillon malgré mon absence.

Je vous embrasse très fort,

Frantz

Saint-Brieuc Le 27 février

1915

Ma très Bertha, mes chères filles,

Je sais dorénavant que mes lettres n'arriveront jamais jusqu'à vous. Pourtant je vous écris encore. J'aime écrire ; cela me fait beaucoup de bien et me vide l'esprit. J'essaye d'imaginer le jour de nos retrouvailles mais je vous avoue n'avoir presque plus de force pour garder encore de l'espoir. Il est possible que vous me croyiez mort à ce jour. Si c'est le cas, je m'excuse de vous infliger une telle inquiétude.

Si seulement je ne m'étais pas rendu en France pour chercher des marchandises pour notre épicerie ! Rien de tout cela ne serait arrivé et je serais sûrement à vos côtés en ce moment même.

Il y a trois semaines, le chef de la police est venu me voir pour me donner des nouvelles. J'avais encore beaucoup d'espoir et je pensais vraiment pouvoir rapidement quitter la Bretagne et vous retrouver. Malheureusement, il m'a expliqué que j'avais peu de chance que les autorités françaises me libèrent. Il semble que tant que nous sommes en période de guerre contre la France, aucune libération ne soit autorisée. J'ai eu l'impression que le ciel me tombait sur la tête. J'en voulais à la terre entière. A nos deux patries qui se faisaient la guerre et aux Français qui m'infligeaient ce châtime des plus injustes. J'étais abasourdi par la nouvelle. Les mots de Monsieur Guyomard s'entrechoquaient dans

mon esprit. Aujourd'hui, ses mots résonnent encore dans ma tête. J'ai perdu ma bonne humeur et mon espoir. Combien de temps encore va durer ce conflit ? Je suis maintenant si faible et fatigué !

Je n'ai également pas de bonne nouvelle sur mon état de santé. Malgré l'arrivée proche du printemps et le retour du soleil, je n'ai aucune amélioration de cette maladie qui persiste depuis déjà quelques mois. Ma toux s'est aggravée, j'ai perdu l'appétit et j'ai parfois du mal à respirer. J'ai également les mains et les pieds qui gonflent, et je ressens dorénavant de nombreuses courbatures au niveau des lombaires et des cervicales. J'avoue n'avoir maintenant plus de force. La perspective d'une libération proche et le bonheur de vous revoir me donnait l'envie de me battre. A présent, depuis que j'ai appris qu'il n'y avait plus d'espoir d'être libéré, j'ai perdu toute mon énergie et ma volonté de combattre cette maladie.

Très affaibli, je passe mes journées dans mon lit au grand désespoir de Victor qui, tant bien que mal, essaye de m'encourager à me battre encore. J'aimerais être aussi optimiste que lui, mais hélas cela m'est impossible. Le pauvre Victor est donc maintenant seul à aller travailler. Pour autant, je ne m'en fais pas pour lui car, étant très sociable, il arrivera vite à se faire un nouvel ami au camp.

Je suis très fatigué. Vous écrire me demande beaucoup d'énergie. J'ai bien besoin de faire une bonne sieste. Je ne suis pas sûr que vous lirez un jour l'une de ces lettres. Nous les donnons toujours au même soldat français et son attitude envers nous est si cruelle et moqueuse que je me demande s'il accomplit bien sa mission de facteur.

Sachez que s'il m'arrive quelque chose, je suis heureux d'avoir eu une si belle famille à mes côtés. Bertha, ma tendre femme, merci d'avoir donné au monde nos deux chères petites filles, Julia et Gretel. Prends soin d'elles et prends soin de toi. Je vous aime très fort et sachez que votre cher père est très fier de vous.

Je vous embrasse,

Votre

Frantz

Monsieur Verneil,

Je me demande si, comme moi, vous avez été touché par ce que vous venez de lire.

Ces lettres constituent un témoignage historique émouvant. Elles nous rappellent les souffrances et les injustices causées par cette terrible guerre. Frantz nous fait vivre à travers ses yeux et sa pensée, la vie au camp des prisonniers allemands et les sentiments qu'ils ont pu éprouver pendant cette épreuve. J'ai été tellement bouleversé que j'ai décidé d'approfondir mes recherches. J'ai fait quelques découvertes intéressantes sur cette histoire que je vous livre à présent.

Quelques jours après sa dernière lettre, Frantz Wurzbacher a été retrouvé mort dans son lit par les soldats français. Frantz est enterré dans un cimetière près de Saint-Brieuc, avec d'autres Allemands décédés durant leur internement.

A la fin de la guerre, Victor enfin libéré s'est rendu en Allemagne, en Bavière pour annoncer à Bertha la mort de son mari. Il a pris le temps de lui raconter, à elle et ses enfants, la vie en captivité de Frantz. Victor restera pendant longtemps proche de Bertha et ses filles.

La famille de Frantz n'aura donc jamais reçu ses lettres.
Je pense qu'il serait bien dans votre travail de rédiger une préface précisant les circonstances de leur découverte.

Je vous remercie de m'avoir confié ce travail si enrichissant et vous prie de croire en l'expression de mes salutations distinguées.

Alain ANDRE